

FAR WEST
revue de presse

NOVEMBRE 2018



DANSER canal historique. Gérard Mayen
26 novembre 2018

« Far West » par La Zampa

Avec une très forte densité, la troupe qu'animent Magali Milian et Romuald Luydlin condense ses gestes dans une temporalité au bord du vide. Prenant.

Son clair. Mais source obscure. Un son très clair, cristallin, de métal frappé, rappelant quelque bol tibétain, s'égrène en s'obstinant. La pénombre est si profonde qu'on distingue à peine l'interprète qui produit cette musique minimale. Il serait encore plus incertain de reconnaître sur quel objet, quel instrument exact, on est en train d'agir. Pendant ce temps, une silhouette de danseuse est campée sur des jambes effilées en branches de compas. Lesquelles semblent s'animer seules (par glissements, fermeture et ouverture alternées de leur angle, croisements), comme indépendamment d'une volonté de la personne dont elles ne sont pourtant que deux membres. Soit une personne transportée par son corps, plutôt qu'elle ne le conduirait, comme nous pensons, tout un chacun, le faire à tout instant.

Ainsi, ces premiers instants de *Far West* recèlent-ils les deux caractéristiques essentielles de cette pièce, la dernière créée par Magali Milian et Romuald Luydlin (dont la compagnie est mieux connue sous son intitulé de La Zampa). Deux caractéristiques, disait-on. Soit, d'une part, l'importance capitale qu'y tient l'interprétation musicale en scène. Comme souvent avec La Zampa, la pièce se développe avec l'énergie d'un concert rock. Ici des sons profonds, lointains, volontiers martelés, mais sourds, et obsédants. Puis, seconde caractéristique cardinale : les actions qui se produisent dans *Far West*, les gestes qui y apparaissent, se produisent en ce qu'ils, et par ce qu'ils se produisent, ils apparaissent en apparaissant, sans que rien n'en désigne une cause, une explication d'origine, ni un objectif, ni visée déterminée.

Si on choisit de s'y abandonner depuis sa position de spectateur, si l'on fait son deuil d'une mise en ordre des causalités, on est capté en immersion dans une intensité pure, une consistance en soi, une conjugaison organique des êtres au plateau. Et cela distille une temporalité étrange, envoûtante, comme creusée au bord d'un vide doucement tournoyant, alors même qu'un effectif imposant (huit danseur.ses et musicien.nes pouvant interchanger leurs rôles) et une musique soutenue, génèrent une sensation de puissance.

Confronté à cette écriture d'atmosphère, il nous est venu une impression bien étrange. Cela renvoie aux rêves qu'on fait la nuit. Soit, essentiellement, de grands scénarios d'images en mouvement. Mais il peut s'y produire, par moment, un état fugace de demi-éveil, semi-conscience, où le jeu des images fait alors place à de fugitives sensations corporelles, un état d'être là, qui s'incorpore au rêve, et déplace celui-ci depuis son registre imagé vers un substrat incarné.

Far West orchestrerait un vaste déploiement de cette qualité d'élasticité plastique entre les êtres, tout en cultivant un état liminaire, en transition mutante, sur la frange. C'est d'ailleurs pourquoi on a pu regretter quelques instants le cédant à une tentation de l'insistance. Ou tel autre, soudain gagné par un prégnance narrative, une cristallisation figurale de l'action, au risque de contrarier le soulèvement général que ne cesse d'ouvrir, sans cela et fort heureusement, l'essentiel de la pièce.



Avant qu'une telle fermeture se produise malencontreusement au final, par le maniement précautionneux d'un meccano de bâtons, une somptueuse et interminable litanie de lentes traversées diagonales dans l'immensité du plateau, trajectoires, suggestion, les uns derrière les autres, suspendus, comme en attente mais dans leur emploi, de tous les interprètes, avait adressé un appel bouleversant à toutes les potentialités de l'existence, singulière et, ou, partagée. Ils marchent, chacun isolé dans sa singularité, mais réunis tous dans ce protocole partagé.

Et on a rarement vu que des regards, leurs regards interminables, immenses, puissent signifier, à ce point, par eux-mêmes, une action chorégraphique. Regards d'attente dans le monde, proches de l'abîme, où les regards spectateurs sont eux-mêmes aspirés, dans un tiers-espace de l'énigme et des mises en doute. Il s'y conjugue un espace libre. A chacun, dans cette salle, de le peupler en liberté de ses propres déterminations. Far West.

Retour à la matière. Favorable à la divagation des pensées, la pièce Far West nous a aussi inspiré de hasarder l'hypothèse qu'elle traduirait en danse la notion d'expressionnisme abstrait (connu comme catégorie plasticienne). Expressionnisme, par la très forte implication incarnée et expressive de ses interprètes, qui font troupe, de forts caractères en grande maturité, dressés dans le monde. Mais abstraction par le fait que ces gestes sont néanmoins affranchis d'intentions illustratives et figurales reconnaissables.

L'auteur de ses lignes connaît très peu La Zampa, son histoire, ses antécédents. Far West n'est que la deuxième pièce qu'il en voit. Il a bien capté que son esthétique ne date pas du top de la toute dernière tendance. Mais il est trop heureux de n'avoir donc pas à spéculer sur le coefficient d'innovation, de renouvellement, qui semble préoccuper certains professionnels dans la réception de ce travail. Car il y trouve une profondeur intègre, une puissance qui ne rigole pas, propre à justifier de grands déplacements.

Gérard Mayen

Spectacle vu le mardi 20 novembre 2018 au Théâtre de Brive-la-Gaillarde - L'empreinte, scène nationale.

L'Oeil d'Olivier

Par Olivier Fregaville-Gratian
en ligne le 22 novembre 2018

CHRONIQUES

Coups de cœurs : vus, lus ou entendus

Far West, le corps en état d'urgence

Contraints par le monde extérieur, forcément hostile, affectés par le rapport aux autres, hantés par des fantômes du passé, par leurs propres angoisses, doutes, les corps des danseurs de La Zampa se tordent, se débattent et se meuvent pour survivre et se reconstruire. De leur écriture singulière, captivante, hypnotique, le duo de chorégraphes Magali Milian et Romuald Luydlin invite à un voyage curieux, étrange et saisissant au cœur d'une humanité monstre autant inquiétante que bouleversante.



A Brive, la compagnie La Zampa traverse avec intensité le *Far West* ©Alain Scherer

Sur une scène dépouillée, à peine effleurée d'un rayon de lumière tamisée, une silhouette accroupie se dessine. Frappant sur une douille géante en laiton, elle donne une cadence presque mécanique à l'espace qui l'entoure. Dans la pénombre, des jambes nues apparaissent. Leurs mouvements sont chaotiques, incontrôlés, comme si la femme à qui elles appartiennent, luttait contre des forces invisibles pour rester debout, droite. Au loin, des visages fermés, tour à tour, l'observent ou la jugent rendant sa gestuelle encore plus saccadée, plus désordonnée. Danse inquiétante, singulière, danse pour dépasser ses doutes ou le regard d'autrui, pour enfin reprendre les rênes de sa vie, chaque spectateur peut ainsi projeter ses propres angoisses et imaginer ce qu'il veut.

Comme prise de convulsion, l'artiste continue son étonnante transe. Rien ne semble l'interrompre, ni les variations sonores, ni les autres interprètes qui traversent lentement le plateau, indifférente à l'agitation qui règne autour. Dans un monde, qui ne semble guère accueillant, chacun des interprètes, en groupe ou seul, lutte pour ne pas sombrer, pour garder son identité, pour se fabriquer un avenir différent, plus radieux.



Les interprètes de La Zampa (Benjamin Chaval et Romuald Luydlin) s'entraident pour traverser des contrées qui semblent hostiles
©Alain Scherer

Calquant leurs mouvements sur les différentes rythmiques qu'impulse la musique jouée en direct, qu'elle soit rock, techno ou un lied de Strauss susurré, les corps se meuvent, se cherchent, s'entraident parfois ou se repoussent. Mélangeant les genres, privilégiant une danse tribale, impétueuse qui refuse les contraintes, les contourne, **Magali Milian** et **Romuald Luydlin** imposent leur style intuitif, leur écriture curieuse autant qu'étonnante qui passe avec une virtuosité déconcertante de la douceur à l'âpreté, de l'onirisme à un réalisme cru, qui rappelle la dureté de la vie.

Loin d'être évidente, leur pièce chorégraphique est à la fois fluide et rugueuse. S'appuyant sur la personnalité de leurs danseurs, laissant la part belle à l'improvisation qu'ils re-cisèlent, re-sculptent pour qu'elle intègre leur univers, ils donnent à leurs tableaux successifs, une densité, une intensité qui font naître émotions et beauté d'un chaos originel.

Avec finesse, ingéniosité, les deux chorégraphes de La Zampa interrogent le monde qui les entoure et questionne le rapport aux autres ainsi que les inquiétudes de chacun face à la société. Scrutant les démons intérieurs qui rongent chaque être, ils signent un ballet étrange, unique qui touche et émeut. Un moment hors du temps, bouleversant, qui s'inscrit parfaitement dans les angoisses de notre époque.



Magali Milian se débat contre ses fantômes
©Alain Scherer

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - envoyé spécial à Brive-la-Gaillarde

<http://www.loeildolivier.fr>

Par Rosita Boisseau
posté le 6 juillet 2018 sur Facebook

Far West



Rosita Boisseau

6 juillet · 🌐

Montpellier Danse. La Zampa, Far West, le 23 juin. Des fulgurances, des tensions, du bon rock bien rock, un mystère qui rôde.



YOUTUBE.COM

La Zampa - FAR WEST (2018)

FAR WEST (2018) www.lazampa.net Une proposition de Magali Milian et Romuald Luydlin Avec Benjamin Chaval, Sophie Lequenne,...

Par Marie Reverdy
publié le 26 juin 2018

Dansefestival



Far West de la cie La Zampa © Alain Scherer

Far West

Pour leur nouvelle création au festival Montpellier Danse, la cie La Zampa puise aux sources spécifiques des corps enserrés dans un présent nécessaire car sans perspective, entre un passé condamné à l'oubli et un avenir incertain.

Le *Far West* est le mythe le plus contemporain de ce qui a pu être « l'humanisation » du monde... En tant que terre vierge, il n'est pas encore un lieu d'histoire, mais plutôt la page blanche sur laquelle liberté et angoisse se révèlent comme le recto et le verso d'un même principe existentiel, celui de la condition humaine.

Le plateau, plongé dans l'ombre, s'ouvre aux signes par le tintement métallique d'un rythme frappé sur une douille d'obus, sonnée comme des cloches aux accents de bol tibétain. La silhouette aux jambes nues d'une danseuse apparaît. Ses petits pas rapides semblent la précéder, évoquant les gestes de la transe. Suggérer le rituel, esquisser le travail de la terre, entrevoir l'ossature d'un habitat, aucune image ne se résoudra pour contenter l'œil. Elles frôlent la rétine et s'échappent, comme attirée par l'obscurité de l'espace infini auquel elles retournent. Chaque nuit, des étoiles mortes depuis des années lumière brillent encore à nos yeux. De la même manière nous est parvenu, ce soir, une ébauche du Far West issue des confins de notre naissance humaine. Une image fantomatique aux contours nets, une image ancestrale restée à l'état d'ondes voyageuses jusqu'à pénétrer nos pupilles. L'espace se déploie et se diffracte de scènes en cyclo. La qualité sonore de la musique signée par Benjamin Chaval, Valérie Leroux, Manusound et Marc Sens, enlèvent et jouent de la persistance perceptive. Seuls les échos visuels et sonores nous parviennent : quelque chose résiste, les notes se diffusent, les images se dilatent, le sens se donne comme un pressentiment... Ne pas résoudre les images, c'est refuser cette impression de « déjà-vu » de l'histoire hoquetante, refuser la répétition des erreurs, les oracles de l'éternel recommencement et choisir la difficile liberté existentielle.

Il y a une différence énorme, face à nos actes, entre le fait qu'ils veuillent nous dire quelque chose et le fait qu'ils réussissent à se faire comprendre. *Far West* nous met en face des fondements mêmes de nos processus civilisationnels. Depuis longtemps oubliés, cachés dans les recoins de notre plus ancienne séquence d'ADN, nous sentons pourtant qu'ils se manifestent selon la modalité de la réminiscence... Une mémoire ancestrale nous appelle, mais nous ne savons plus exactement laquelle. Pourtant, rien de ce que nous voyons ne nous est étranger.

De l'invivable à l'invéçu

En réunissant sur le plateau cinq danseurs et trois musiciens, *Far West* s'inscrit dans la lignée d'une exploration initiée depuis longtemps par la Zampa (Magali Milian et Romuald Luydlin), celle d'un corps capable de trouver en lui la force nécessaire pour s'adapter à un milieu qui lui est hostile. Cette création pourrait bien se penser comme le second volet d'un diptyque politique. En effet, leur précédente pièce *Opium* portait sur la cartographie du désert tel que Hannah Arendt l'avait théorisé¹. Dans cette lignée, *Far West* poursuit la réflexion sur la nature même des espaces « inhumains ». Mais à la différence de l'espace désertique d'*Opium*, « inhumain » parce qu'« in-vivable », l'espace de *Far West* est fertile et encore « in-véçu ». C'est une terre inconnue, fantasmée, à conquérir.

Défais des habitus, dans un être-là immédiat, les corps se déploient et s'ouvrent comme une boîte à souvenirs qui serait vide. La scène pourrait alors se définir comme celle d'un « voyage immobile », qui tente de donner corps au temps pour dévoiler un possible avenir. Les yeux sont clos ou rivés vers le lointain. Un ailleurs existe sous forme de point troublant, que chaque interprète fixe tout au long de leur marche lente. Nous sentons poindre l'imminence de la culture, et l'ombre de la barbarie qui la suit de près...

1. À lire sur Mouvement.net, « Désert d'Opium » par Aurore Saint Bris, le 25 août 2017

> *Far West de la cie La Zampa* a été créée les 22 et 23 à hTh, dans le cadre du festival Montpellier Danse ; le 20 novembre à L'Empreinte, Brive